

BÉLISAIRE

DRAME EN CINQ ACTES ET
EN VERS

OUZICOURT, M. d'

1769

BÉLISAIRE

DRAME EN CINQ ACTES ET
EN VERS

À PARIS, Chez LEJAI, Libraire, Quai de Gesvres, au Grand
Corneille.

M. DCC. LXIX.

PRÉFACE.

L'Histoire de Bélisaire, qui venait de paraître, faisait le sujet de la conversation entre des gens de lettres et de goût, rassemblés dans une Maison de Campagne pour y jouer la Comédie. Sous les fenêtres du salon où était la compagnie, on voyait les ruines d'un ancien Château, qui avait été autrefois le séjour des Maîtres du canton.

« Bélisaire, disait-on, n'est point susceptible d'être traité pour le Théâtre, par comparaison avec le roman de M. Marmontel. Le sujet, trop au-dessus du comique, ne comporte point assez de chaleur pour le tragique. Où mettrait-on la scène ? Quels acteurs introduire ? Quel événement de la vie de Bélisaire pourrait-on choisir ? Il y a longtemps qu'on a écrit qu'un aveugle mendiant ne pouvait devenir le héros d'une tragédie ».

D'Ozicourt, jeune homme à qui personne n'avait pris garde, parce qu'il n'avait pas encore parlé, fut presque le seul de la compagnie qui osa être d'un sentiment contraire. D'Ozicourt est triste et mélancolique ; des maladies longues et cruelles ont altéré sa santé et l'ont accoutumé de bonne heure à la solitude et à la réflexion. Il venait de perdre un Maître adoré(*), dont les bienfaits étaient toute sa fortune ; ce qui le rendait plus triste encore.

Je ne fus jamais, dit-il, à portée de suivre le théâtre, mais la lecture de Racine, dans ma solitude, a souvent suspendu ma douleur ; je ne suis point auteur, je n'ai encore fait que des chansons, et quelques vers à la louange du Prince bienfaisant que je pleure, et que ma Patrie regrettera longtemps. (Il eut l'âme de Bélisaire).

Nous sommes de telle nature, dit Sénèque, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage : et si j'avais à mettre en action un événement de la vie de Bélisaire, ce serait sa justification. La Scène se passerait sous les ruines de ce portique que l'on voit d'ici, où aboutit cette avenue de chênes antiques. Il me semble qu'il ne s'agitait, en conservant les mêmes interlocuteurs du Roman, que de rapprocher quelques-unes des circonstances qui ont précédé, accompagné on amené cette justification. Et il détailla le plan d'un drame, tel, à peu près, qu'on le donne ici.

« Quoi ! se récria-t-on, dans une tragédie, un Soldat ! Des femmes mises comme celles du bas peuple ! Un Héros vêtu en quinze-vingt ! Cela n'est pas supportable. »

Oui, Messieurs, répliqua d'Ozicourt, un soldat : un soldat est un homme. Quel métier plus honorable que celui de défendre la Patrie ? Malheur au Gouvernement qui l'avilit trop, et au peuple qui le méprise... On a mis des bornes trop étroites à la scène tragique. Pourquoi n'y représenterait on pas tous les états de la vie humaine ? La Tragédie ne peut-elle avoir qu'un ton, qu'une nuance ? Pour nous émouvoir faut-il que ses héros, habillés comme vos danseurs,

viennent d'un pas mesuré, sous les lambris dorés d'un Palais, parler à un froid et inutile confident de leur flamme, de leur vainqueur, de leur désespoir ? Sans ce costume singulier, les hommes n'ont-ils plus de droit à nos larmes ?

Je ne pense pas qu'il y ait une âme assez insensible, pour n'être pas touchée de l'extrême infortune d'un homme, quel qu'il soit ; à plus forte raison, si le premier homme de l'État et de son siècle, le protecteur et le défenseur du peuple et du trône, devient malheureux au point de ressembler à un Quinze-vingt, se trouvera-t-il quelqu'un allez vil pour plaisanter de la ressemblance ? Et l'aspect et les discours de sa femme et de sa fille, toutes mal vêtues qu'elles soient, ne retraceront à personne deux femmes de la halle.

Si Racine eût fait une tragédie sur ce plan, elle eût été aussi bien reçue que Bérénice ; mais que moi, homme vulgaire et inconnu, je hasarde une pareille entreprise, on me taxera de témérité ; les comédiens ne recevront point mon ouvrage, et j'en serai pour ma peine.

« C'est-ce qu'il faut essayer, lui répliqua-t-on. Si on ne joue pas votre pièce on pourra la lire. La carrière est libre, et il est permis à chacun d'y courir à ses risques et périls. » Quoiqu'un ouvrage soit médiocre, le public tient toujours compte à un jeune auteur des efforts qu'il fait pour l'amuser ».

Il promit, si sa santé et le temps le lui permettaient, d'en faire l'essai. Ce travail a rempli un loisir qui lui est à charge, faute d'emploi. La pièce est faite et voilà son histoire.

On la soumet ici aux lumières des connaisseurs, dépouillée de toute l'illusion du théâtre : c'est à eux de juger si le sujet en est digne, et de lui assigner son genre. Il présente cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens ; des situations intéressantes ; des tableaux neufs et touchants ; des passions grandes et fortes ; une morale sublime ; enfin, tout s'y ressent de cette tristesse majestueuse, qui fait, (selon Racine, ce grand Maître) tout le plaisir de la Tragédie.

Les détails auraient exigé une main plus habile, et une connaissance plus profonde du théâtre ; mais on sait qu'un essai ne doit pas être un chef-d'oeuvre. Quant au style, on s'est efforcé de le rendre naturel ; et il vaudrait peut-être mieux tomber au-dessous, que d'employer un style trop poétique, dont l'enflure ne convient ni au sentiment, ni à la passion.

(*) Stanislas I, Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

PERSONNAGES

JUSTINIEN, Empereur.

BÉLISAIRE.

ANTONINE, Femme de Bélisaire.

EUDOXE, Fille de Bélisaire.

TIBÈRE, Amant d'Eudoxe.

BESSAS, Ancien Officier de l'Empire, exilé.

LE ROI DES BULGARES.

UN SOLDAT.

UN ENFANT, qui conduit Bélisaire.

PLUSIEURS ESCLAVES.

SUITE DE L'EMPEREUR.

TROUPE de BULGARES.

*La Scène est dans la cour d'un vieux Château en ruines,
qu'on a donné pour asile à la famille de Bélisaire.*

ACTE I

SCÈNE I.

Antonine, Eudoxe.

ANTONINE, malade, s'appuyant sur Eudoxe.

Chère Eudoxe, fuyons cet horrible séjour...
Le soleil a fini la moitié de son tour...
Grand Dieu ! Sera-ce en vain qu'Antonine t'implore ?
Tous les jours, je te dis : ce jour, qui vient d'éclorre,
5 Va t-il enfin me rendre un époux désiré ?
Hélas ! Jusqu'à présent, rien n'en a transpiré :
La nuit nous trouve en proie à nos mêmes alarmes,
Et le jour le plus beau n'apporte que des larmes.
Sous ces débris affreux, Eudoxe, chaque jour
10 Nous verra vainement attendre son retour.

EUDOXE.

Vous désespérez trop de notre destinée.

ANTONINE.

Eh ! que puis-je espérer ? Depuis plus d'une année,
En vain sur les chemins nous attachons les yeux ;
Nul objet consolant n'a paru dans ces lieux,
15 Où, toujours languissante et de larmes nourrie,
Je n'ai, pour tout secours, qu'une fille chérie,
Plus malheureuse encor, plus à plaindre que moi.
Mais ce qui me remplit d'amertume et d'effroi,
C'est mon époux flétri. Lui, que le peuple adore !
20 Bélisaire ! Un héros, que l'Univers honore,
D'un complot criminel accusé d'être auteur !
Lui, défenseur zélé d'un ingrat Empereur !
Qui l'aurait jamais cru, vertueux Bélisaire,
Que l'on te réservait cet indigne salaire ?
25 Les fers étaient-ils faits pour avilir tes bras ?
Était-ce là le prix de trente ans de combats,
De conseils, de travaux, suivis de la victoire,
Qui soutinrent le trône, et qui firent sa gloire ?

EUDOXE.

Ah ! qu'on nous laisse au moins la consolation
30 D'habiter avec lui dans la même prison ;
De partager l'horreur de son âme attendrie.

ANTONINE.

Elle s'assied sur une colonne rompue.

Ses discours vertueux ranimeraient ma vie ;
Nos soins, nos tendres soins réchaufferaient ses sens,
Engourdis par le poids de ses fers et des ans ;
35 Il reverrait sa fille, espoir de sa vieillesse,
Cher objet de mes pleurs, et de notre tendresse :
Je le désire en vain, mes vœux sont superflus !
On nous laisse ignorer s'il vit, ou s'il n'est plus...
Et pour comble, je crains que le plus noir des hommes,
40 Bessas, le vil Bessas n'apprenne qui nous sommes.
Nous verrions le barbare, enrichi de larcin,
Prendre, à nous insulter, un plaisir inhumain,
Lui, qu'autrefois, dans Rome, où régnait la famine,
On a vu signaler sa puissance assassine,
45 Et vendre, au plus offrant, le droit de subsister.
Ce détestable monstre, indigne d'exister,
À la rigueur des lois fut livré par ton père ;
Mais, comme tous les Grands, il sut les faire taire.
Du fruit de ses forfaits il jouit en ces lieux,
50 Quand l'innocence éprouve un tel sort à ses yeux.

EUDOXE.

Écoutez moins un cœur qui grossit sa misère.
Malgré ses ennemis, on connaît Bélisaire.
Le seul Justinien, affaibli par les ans,
Entouré d'imposteurs, d'envieux, de méchants ;
55 Devenu soupçonneux, séduit par l'artifice,
Le seul Justinien ne lui rend pas justice.
Bélisaire a sur lui d'irrévocables droits ;
Mille bienfaits l'ont mis au rang des plus grand Rois ;
Jamais on ne l'a vu cruel que pour mon père :
60 Nous irons à ses pieds, conduites par Tibère,
Exposer les vertus d'un Sujet innocent ;
Il nous rendra mon père, heureux et triomphant.
Peut-être ce sera sa plus belle victoire.

ANTONINE.

Je te l'ai dit souvent, ne pourras-tu m'en croire ?
65 Éloigne, chère Eudoxe, un espoir séducteur.
Tes yeux n'ont jamais vu la Cour, ni l'Empereur.
De ta simplicité quelle est la confiance !
Ainsi que toi, Tibère est sans expérience ;
Vous ne connaissez point le manège des Cours.
70 N'attends de l'Empereur, ni pitié, ni secours.

EUDOXE.

Mais l'Univers entier connaît notre innocence.

ANTONINE.

L'Univers ne saura que nous plaindre en silence.
Ose-t-on aux Tyrans dire la vérité ?
Et l'Empereur peut-il connaître l'équité ?

75 D'un peuple de flatteurs environné sans cesse,
Leur intérêt nourrit et séduit sa faiblesse :
Ne voyant rien lui-même, on le trompe aisément.
D'un favori perfide il n'est que l'instrument,
Pour perdre la vertu, pour élever le crime.

EUDOXE.

80 Malgré la calomnie, un juste qu'on opprime
N'a-t-il donc pas des droits, qui parlent tôt ou tard ?

ANTONINE.

Non : ses vils oppresseurs, pour lui, sont un rempart,
Qu'il franchit rarement, quand il est leur victime ;
Leur haine ne connaît rien que de légitime.
85 Contre eux la vérité n'a ni force, ni voix,
Et ne peut que pleurer l'injustice des Rois.
Je n'en ai que trop fait la dure expérience,
En voulant d'un époux embrasser la défense.
Ce souvenir toujours me glacera d'effroi.

Elle se lève.

90 Je courus à la Cour : Ne comptez pas sur moi,
Je ne puis rien pour vous, me dit l'Impératrice :
C'est ainsi que les Grands savent rendre justice.
Cependant, jusqu'alors, j'avais eu sa faveur,
Je m'en applaudissais, j'en faisais mon bonheur.
95 Mais les grands n'aiment rien !.. Tout fuyait à ma vue.
De nos meilleurs amis je n'étais plus connue.
Je vins à mon Palais, pour y cacher mes pleurs ;
Tu le sais : j'y trouvai de nouvelles douleurs.
Par ordre du Tyran à l'exil condamnées,
100 On nous ôta nos biens, et nous fûmes traînées
Secrètement ici, pour que nos faibles voix
Ne pussent, quelque jour, faire parler nos droits.
Proscrites, pour jamais, dans le fond de la Thrace,
Quelques amis, tout bas, plaindront notre disgrâce,
105 Tandis que mon époux, aux fers abandonné,
Au gré de nos Tyrans, se verra condamné.

Elle s'assied.

Quand on n'a plus d'espoir, on n'a plus de courage :
Je me sens, chaque jour, affaiblir davantage.
Eudoxe, je mourrai, sans revoir mon époux ;
110 Il périra sans-doute... et que deviendrez-vous ?

EUDOXE.

Auriez-vous oublié, qu'en un temps plus propice,
Avant d'être livrée aux mains de l'injustice,
Si je n'eus un époux, il me reste un amant,
Lié par son amour, plus que par son serment ?
115 Lorsque l'iniquité, combla notre misère,
L'hymen allait m'unir au destin de Tibère :
Rien n'a pu dégager ses serments et sa foi.
Peut-il de ses grands biens faire un plus noble emploi,
Que d'essuyer les pleurs que répand l'innocence,
120 Succombant sous les coups d'une injuste puissance ?

EUDOXE.

155 Absent, put-il savoir où nous a fait conduire
En secret l'empereur ?

ANTONINE.

Il a dû s'en instruire.

EUDOXE, vivement.

Connaissez mieux Tibère et son cœur amoureux :
Il est sincère et noble, autant que généreux ;
Et son amour plutôt s'est accru par l'absence :
160 Notre infortune encor m'assure sa constance.
D'un mépris insultant mon cœur n'est point payé.

ANTONINE, pendant qu'Eudoxe examine le char.

Son cœur la trompe. Hélas ! nos maux l'ont effrayé...
Laissons lui son erreur ; l'espoir est de son âge.
Sa mère, en frémissant, entrevoit son partage...
165 Peut-être, aux yeux de Dieu, j'ai mérité mon sort,
Mais s'il faut le subir, je préfère la mort.

EUDOXE, avec la plus grande émotion.

C'est lui-même... C'est lui ! Le voilà qui s'avance.

ANTONINE.

Vient-il nous apporter la mort ou l'espérance !

SCÈNE II.

Antonine, Eudoxe, Tibère.

TIBÈRE, à part.

Est-ce bien Antonine ? En croirai-je mes yeux ?
170 L'état où je les vois, m'annonce qu'en ces lieux
Le triste Bélisaire a rejoint sa famille....

Haut.

Enfin, je revois donc son épouse et sa fille !...
Pourquoi m'avoir caché, Madame, quel séjour
Dérobait à mes soins l'objet de mon amour ?
175 Pendant que dans les camps, parmi le bruit des armes,
De l'amour, loin de vous, j'éprouvais les alarmes,
Je ne m'attendais pas que les plus grands malheurs,
Au lieu d'un doux hymen, nous préparaient des pleurs.
Mon retour a détruit ma plus chère espérance.
180 Hélas ! Vous n'étiez plus dans les murs de Byzance ;
Je trouvai Bélisaire en prison détenu...

ANTONINE.

Tibère, que fait-il, et qu'est-il devenu ?

TIBÈRE.

Il est libre, Madame.

ANTONINE.

Il est libre !

EUDOXE.

Ah ! Ma mère !

TIBÈRE.

Il devrait être ici...

EUDOXE.

Je reverrai mon père !

185 D'un bonheur si charmant ne songeons qu'à jouir ;
Et rendons grâce au Ciel, qui va nous réunir.

ANTONINE.

Bélisaire triomphe ! Il écrase l'envie !

Tibère ! s'il est vrai, vous me rendez la vie...

La force et le plaisir renaissent dans mon coeur.

190 Parlez, instruisez-nous de tout notre bonheur.

TIBÈRE, à part.

Puis-je dire à quel point je l'ai vu misérable,

Sans leur porter au coeur un coup qui les accable ?

ANTONINE.

Après l'avoir en vain si longtemps attendu,

Tibère, mon époux me sera donc rendu ?

EUDOXE.

195 Pourquoi, si notre sort encor vous intéresse,
Pourquoi, sur votre front, vois-je de la tristesse
Quand vous nous annoncez un suprême bonheur ?
Au lieu d'en partager avec nous la douceur,
Vous semblez renfermer quelque douleur amère.
200 Êtes-vous effrayé de voir notre misère ?
Ah ! De quel sentiment êtes-vous affecté ?
Que Bélisaire arrive, et rende la santé
A cette chère épouse, à la plus tendre mère ;
Et vous verrez, Seigneur, qu'il n'est pas nécessaire
205 De posséder les biens pour devenir heureux.

TIBÈRE.

Vous me voyez toujours brûlant des mêmes feux...

Quelle que soit pour vous la fortune ennemie,

Notre hymen seul fera le bonheur de ma vie.

ANTONINE.

210 La fortune ennemie ! Hélas ! Tous vos discours,
Loin de me rassurer... Parlez-nous sans détours.
Que faut-il craindre encore ? Et serais-je déçue ?
De Bélisaire enfin l'innocence est connue
S'il est en liberté ?

TIBÈRE.

Vous laisser cet espoir,
Ce serait vous tromper ; vous allez le revoir.
215 Madame, on n'a point fait justice à l'innocence ;
Cet illustre héros ne doit sa délivrance
Qu'à l'amour du soldat qui le redemandait ;
On le rend à ses cris, parce que l'on craignait...
Je voudrais vous cacher qu'on a fait Bélisaire
220 Plus malheureux cent fois...

Il s'interrompt.

EUDOXE.

Il est libre, Tibère !
Il est libre et vivant, c'est tout ce que je veux.
Qu'il revienne, et je suis au comble de mes vœux.
En cultivant un champ, nous n'aurons rien à craindre.
225 Loin du torrent des Cours, serons-nous plus à plaindre
Que les simples mortels, habitants de ces lieux ?

TIBÈRE.

Avez-vous pu me croire à ce point odieux ?
Moi, laisser Bélisaire à cet état indigne !
Ah ! Ce doute est, pour moi, l'affront le plus insigne.

EUDOXE.

230 Et pourquoi donc, Seigneur ? Cette simplicité
Fut celle des héros de Rome en liberté.
Elle est digne de nous. L'illustre Bélisaire,
Vainqueur comme eux, comme eux cultivera la terre.

ANTONINE.

Son retard, vos discours, tout me rend mon effroi.

EUDOXE.

On vient de ce côté.

ANTONINE.

235 Ma fille ! soutiens moi.
Fuyons des inconnus l'approche curieuse,
Leur stérile pitié me devient odieuse.

À Tibère.

Venez m'apprendre... et voir jusqu'où va mon malheur.

TIBÈRE, à part.

Que ne puis-je parler ! Quel tourment pour mon coeur !
Je viens les consoler ; et je dois tout leur taire.

SCÈNE III.

**BESSAS, seul, les suivant des yeux, même quand elles
ont disparu.**

240 Elle fuit... Ce n'est plus cette Antonine altière...

Il s'avance.

Implacable ennemi ! Quel triomphe pour moi !
Les efforts de ta haine ont retombé sur toi.
Ta famille, à mes yeux, en proie à l'indigence,
Et ta mort expieront ton ancienne puissance.
245 Ces objets à Bessas rendent l'exil bien doux !
Qu'à mon gré, mes amis ont servi mon courroux !
J'aperçois de l'un d'eux un esclave fidèle.
Ah ! vient-il m'annoncer le succès de leur zèle ?

SCÈNE IV.

Bessas, Un esclave.

BESSAS.

Parle, quel est le sort de mon fier ennemi ?

L'ESCLAVE.

250 Il est libre, Seigneur ; mon maître en a frémi.

BESSAS.

Et je m'applaudissais d'une heureuse vengeance !
Sa famille, en ces lieux, était dans l'indigence !
Quel plaisir j'aurais eu, chaque jour, à la voir !
Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai pu le savoir.
255 À quel événement doit-il sa délivrance ?

L'ESCLAVE.

Des soldats révoltés on a craint l'insolence.
Bélisaire, à leurs cris, est mis en liberté,
Mais, par Justinien, privé de la clarté,
Son aspect des mutins a redoublé la rage ;
260 Ils ne respiraient plus que l'horreur du carnage.
» Après de l'Empereur on a su me noircir ;
Plaiguez-le, leur dit-il, mais il faut le servir.
Rejoindre ma famille est le bien où j'aspire :
Je ne veux qu'un enfant qui puisse me conduire. »
265 Ces mots des révoltés désarment la fureur ;
Et Bélisaire part avec un conducteur.
À deux milles d'ici, je l'ai vu qui mendie.

BESSAS.

Mais ce n'est point assez ; il est encore en vie !
Je connais l'ascendant qu'il a sur tous les cœurs :
270 Il saura découvrir et punir nos noirceurs.

L'ESCLAVE.

L'amour a déjà fait ce que vous semblez craindre.
Jusqu'où ce Dieu puissant ne peut-il pas atteindre !
De Tibère, Seigneur, vous connaissez l'amour.
Qui l'aurait cru ! Tibère, au milieu de la Cour,
275 Ose de Bélisaire attester l'innocence.
L'Empereur de sa garde écartant la présence,
S'abandonne sans crainte à cet audacieux.
Dans un ancien château, qu'il a près de ces lieux,
Le jeune homme, en ce jour, doit mener Bélisaire :
280 Là, Justinien, seul et passant pour son père,
Veut l'entendre et le voir, sans en être connu.

BESSAS.

Ce Tibère, sans doute, est le jeune inconnu.

L'ESCLAVE.

Voilà ce que j'avais, Seigneur, à vous apprendre.

BESSAS, après avoir rêvé un moment.

Peut-être à la vengeance, on peut encor prétendre !
285 Le succès de Tibère est encore douteux.
L'Empereur a l'esprit facile et soupçonneux ;
Si je puis lui parler, c'est fait de Bélisaire :
Le bien, plus que le mal, est difficile à faire.
Quand Tibère est aux pieds de l'objet de ses feux,
290 Confondons ses projets, son espoir et ses vœux.

ACTE II

SCÈNE I.

**UN SOLDAT, seul paraissant tour à tour inquiet,
triste, agité.**

Tibère est opulent et vient le soulager ;
Mais de ses ennemis mon bras doit le venger....
Qu'à mon gré, ce héros lentement s'achemine !

SCÈNE II.

**Bélisaire, Un soldat, Un enfant qui conduit
Bélisaire.**

BÉLISAIRE.

Depuis que je suis libre, ô ma chère Antonine !
295 Je désire et je crains d'arriver en ce lieu.
Quel coup va la frapper ! soutenez-la, grand Dieu !

LE SOLDAT.

Dieu puissant, qu'il invoque, arme aussi ta colère
Contre ses oppresseurs et la nature entière !
Ô mon bon Général ! Je ne suis qu'un soldat ;
300 Et depuis que j'ai vu le déplorable état
Où l'injustice a mis votre auguste vieillesse,
La vengeance m'inspire et m'agite sans cesse.
Ce traitement horrible excite ma fureur ;
Et j'aurai désormais ma patrie en horreur.
305 Autant que j'en fus fier, l'ingrate ! la cruelle !
Je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle.

BÉLISAIRE.

Ami, dans quel pays voit-on les innocents
Ne devenir jamais victimes des méchants ?

LE SOLDAT.

Ce crime est sans exemple : il est trop effroyable.
310 Les Tigres ! comme ils l'ont rendu méconnaissable !
Mais il est trop présent au coeur de ses soldats
Pour oublier jamais ce qu'il fut aux combats :

Il en sera vengé. Nommez-moi le perfide,
L'exécrable bourreau de votre sang avide ;
315 Dans ses coupables flancs, ma main cherchant son coeur,
Ma main ira lui faire expier sa noirceur.

BÉLISAIRE.

La pitié que j'inspire, et t'aveugle et t'égare.
Bélisaire ferait d'un brave homme un barbare ?
Un perfide assassin d'un Soldat courageux ?
320 Non.

LE SOLDAT.

Je l'ai résolu, je le dois, je le veux.
Une telle vengeance au monde est nécessaire.
J'ai quitté mes enfants, et ma femme, et mon père :
Tout me déplaît : je hais les lieux où je suis né/

BÉLISAIRE.

Quoi ! tu veux préférer le nom de forcené,
325 D'infâme scélérat au nom si doux, si tendre,
De fils, d'époux sensible ? Ah ! qu'oses-tu prétendre !
Va, calme ta fureur, et garde tes bienfaits ;
Je serais digne alors des maux que l'on m'a faits.
Ton discours a jeté le trouble dans mon âme.
330 Reporte à tes enfants, à ton père, à ta femme,
Les secours et les soins qu'ils attendent de toi ;
Ceux que tu viens m'offrir sont indignes de moi.
Pour un vieillard mourant, ton zèle est inutile :
Retourne vers les tiens, et me laisse tranquille.
335 Je rejette un forfait qui me glace d'horreur.

LE SOLDAT.

Je veux à nos Tyrans inspirer la terreur.
N'appellez point forfait une juste vengeance,
Qui peut les empêcher d'opprimer l'innocence.
J'irai, jusques aux pieds du trône et de l'autel,
340 Dans leur barbare sein porter le coup mortel,
En criant : périssez ! je venge Bélisaire.

BÉLISAIRE.

Ah ! quitte un tel dessein ; de quel droit, téméraire,
Penses-tu me venger, et qui te l'a donné
Ce détestable droit, qui te rend forcené ?
345 Moi, qui suis l'offensé, je ne l'ai pas moi-même.
Prétends-tu l'usurper sur le pouvoir suprême ?
L'arracher à la Loi ?

LE SOLDAT.

Quand des mains du méchant
La Loi ne suffit pas pour sauver l'innocent ;
Quand on voit hautement la haine et l'artifice,
350 Levant un front altier, consommer l'injustice,
Il est temPs d'abjurer de mercenaires Lois :
C'est à nous à rentrer dans tous nos premiers droits.

BÉLISAIRE.

Jeune homme ! les brigands tiennent tous ce langage ;
Tu cites leur excuse. Un homme honnête et sage
355 Sans-doute n'aime pas à voir les lois fléchir ;
Dans son coeur, en secret, il ne sait qu'en gémir :
Il gémirait bien plus, s'il voyait l'insolence
Oser les violer avec tant de licence.
Tu ne veux, me dis-tu, qu'effrayer les Tyrans ;
360 Et tu vas imiter des crimes révoltants !
Ne rends pas odieux, par un si noir délire,
Le noble sentiment que mon malheur t'inspire.

LE SOLDAT.

Si c'était un mortel dans le monde ignoré !
Si c'était moi qu'on eût flétri, défiguré !
365 Seigneur, de le souffrir j'aurais eu le courage.
Mais non : c'est Bélisaire ! un héros ! à son âge !
Le soutien de l'état ! Quand on doit couronner
Sa valeur, ses vertus !... Peut-on le pardonner ?

BÉLISAIRE.

Moi, je l'ai pardonné, je le souffre en silence.
370 Si mon seul intérêt t'excite à ma vengeance,
J'y renonce : Est-ce donc à toi d'aller plus loin ?
Garde ce noble feu, pour servir au besoin :
Ton Prince et ton Pays, et non pas pour le crime.
L'assassin de ses coups est lui-même victime ;
375 Les Lois en ont dicté l'équitable tourment.
Si je n'eusse écouté que le ressentiment,
Le peuple entier, qui m'aime, eût lavé mon injure
Dans le sang ennemi de la noire imposture :
Mais ce n'est pas la peine ; et, quel que soit mon sort,
380 J'offrirai des jours purs au tranchant de la mort.

LE SOLDAT.

L'excès de vos malheurs allait faire un rebelle :
Vous devez m'excuser, en condamnant mon zèle ;
Je suis confus, Seigneur, de mon emportement...
Que pour l'humanité son sort est flétrissant !
385 Oui, la terre, à jamais, en doit être indignée.

BÉLISAIRE.

Nous devons obéir à notre destinée.
Apprends qu'il est des maux qu'on ne peut éviter ;
Et l'homme juste, doit ne les pas mériter :
Quand ils tombent sur lui, souffrir avec courage,
390 Savoir les supporter, c'est le devoir du sage.
Si jamais les abus que commettent des grands,
Si la prospérité des traîtres, des tyrans,
Si le mépris des lois excitent ta colère,
Rappelle-toi mon sort, et songe à Bélisaire.
395 Oublie, à l'avenir, des transports violents,
Et va prendre le soin d'élever tes enfants.

LE SOLDAT, à part.

Mon coeur, loin de ces lieux, ne serait point tranquille.
Non, non : je veux rester autour de cet asile,
Et savoir si bientôt, par d'utiles secours,
400 Tibère adoucira le reste de ses jours.

SCÈNE III.

Bélisaire, Un enfant.

BÉLISAIRE.

Épouse infortunée ! Et toi, fille ingénue !
Pourrez-vous supporter ma déplorable vue ?
Hélas ! Si, sans mourir, vous pouvez me revoir,
De longs gémissements, les cris, le désespoir
405 Rempliront tous vos jours ; je les entends d'avance.
La solitude encor, l'abandon, l'indigence
Comblent tant de maux !... leur voix perce mon coeur.

SCÈNE IV.

Bélisaire, Antonine, Eudoxe, Tibère.

EUDOXE, sans voir Bélisaire.

Mon père est arrivé !

TIBÈRE, soutenant Antonine.

C'est lui-même !

EUDOXE, le cherchant des yeux.

Ah ! Seigneur,
Je vole dans ses bras.

ANTONINE.

Sans se douter qu'il est devant ses yeux.

Ô mon cher Bélisaire !
410 Le Ciel nous réunit.

EUDOXE, l'apercevant, se laisse tomber sur Tibère.

Mais que vois-je ?... Ah ! ma mère !

BÉLISAIRE.

Par votre désespoir, ne comblez pas mon sort.

ANTONINE.

Ô Ciel ! En quel état !.. Dieu ! donnez-moi la mort,
Ou de la force assez, pour en prendre vengeance.
Les monstres !... les Tyrans !... voilà sa récompense !...

**BÉLISAIRE, assis sur un morceau de colonne,
Eudoxe à ses pieds.**

415 Ô ma chère Antonine ! imitez votre époux ;
Modérez ces transports d'un impuissant courroux.

ANTONINE.

Sans lui, sans son appui, vingt fois leur tyrannie
Sous les débris du trône était ensevelie !
420 Elle a vu, par lui seul, son règne prolongé :
Il en subit la peine ; et le monde est vengé...
Quelle férocité !.. Quelle horrible bassesse !
Ô ciel ! arme contre eux une main vengeresse....

Bélisaire et Eudoxe se relèvent.

Époux infortuné ! viens dans mes bras tremblants...
Par-tout je marcherai sur tes pas chancelants,
425 Et je les conduirai... Pour toi, meurs... Ô ma fille !
Laisse dans sa misère une triste famille.
L'infamie a couvert le timide innocent ;
Le bonheur, qui le fuit, recherche l'insolent,
Et la prospérité court au-devant du vice...
430 Est-ce ainsi donc, grand Dieu ! que vous rendez justice ?
Êtes-vous sans pouvoir ?

Le père, la mère et la fille s'embrassent.

TIBÈRE, à part, en les regardant.

Quel spectacle d'horreur !
Ah ! pour ne point parler, qu'il en coûte à mon coeur !
De nos maîtres ingrats, hélas, voilà l'ouvrage !

BÉLISAIRE.

Leurs larmes tour à tour inondent mon visage !..
435 Ces sanglots sont pour moi le plus cruel tourment ;
N'écoutez désormais qu'un plus doux sentiment.
Sans vos gémissments, j'aurais l'âme paisible...
Ah ! Que regrettez-vous, épouse trop sensible ?
Les biens et les honneurs ? Un souffle les détruit ;
440 À les apprécier le malheur nous instruit :
Savoir les dédaigner, c'est la force du sage.

ANTONINE.

Donnez, donnez-le moi ce vertueux courage
Que m'ôte la fortune, en m'accablant de maux.

EUDOXE.

J'aurais bien supporté les ennuis, les travaux,
445 L'opprobre et les regrets qu'entraîne la misère.
Mais, grand Dieu ! dans mes bras voir une tendre mère
Mourante de douleur ; un père chargé d'ans,
Privé de la clarté par la main des méchanTs...

BÉLISAIRE.

450 Ils n'ont que devancé ce qu'eût fait la vieillesse,
En m'ôtant la lumière ; et quant à la richesse,
Qui ne fait s'en passer en saurait mal jouir.

EUDOXE.

Ah ! la perte des biens ne me fait pas gémir,
Le Ciel m'en est témoin ; j'aurais trouvé des charmes
Dans la pauvreté même...

BÉLISAIRE.

Hé bien, sèche tes larmes.
455 Au sein de l'indigence et des plus grands malheurs,
Eudoxe, la vertu trouve encor des douceurs :
Viens embrasser ton père... Et vous, chère Antonine,
Dans les afflictions, que le Ciel nous destine,
Tendre épouse, expiez vos anciennes erreurs ;
460 Souffrez avec constance, et calmez vos douleurs.

ANTONINE, à Tibère.

Je me plaignais tantôt dans mon impatience !
Alors, j'avais encore un reste d'espérance...
Je n'en ai plus... Seigneur, je compte encor sur vous,
465 Mais ce n'est plus pour moi : dites à mon époux
Ce qu'en notre faveur vous dicte la tendresse.

BÉLISAIRE.

Et quel est ce mortel qui pour nous s'intéresse ?
Qui, témoin de nos maux, veut bien y prendre part ?

TIBÈRE.

Il n'est point étranger, magnanime vieillard !
470 Permettez qu'avec vous il répande des larmes ;
À sentir vos douleurs son coeur trouve des charmes :
C'est un fils, que vous même avez daigné choisir
Ayant tant de malheurs, qui vient les adoucir.

BÉLISAIRE.

A ces soins généreux, je reconnais Tibère.

Ils s'embrassent.

475 Ah ! Vous n'avez donc pas oublié Bélisaire,
Lorsque tout l'abandonne, et qu'il n'a plus d'amis ?
Que vous êtes heureux de n'être pas mon fils !
On vous eût confondu dans notre destinée.

TIBÈRE.

Je viens... Seigneur, je viens achever l'hyménée,
Qu'en d'autres temps...

BÉLISAIRE.

480 Vos soins y seront superflus :
Ce serait pour mon âme une douleur de plus.

TIBÈRE.

Quoi ! Les engagements pris avec ma famille...

BÉLISAIRE.

Je vous rends votre foi ; renoncez à ma fille.

TIBÈRE.

Ne me condamnez pas à d'éternels regrets...
Mais, Tibère, en ce jour conçoit d'autres projets..

À part.

485 Il faut sur mon amour observant le silence,
À l'Empereur d'abord montrer son innocence.

Haut.

Seigneur, j'ai de grands biens : peut-être est ce un malheur.
Il dépendra de vous que ce soit un bonheur.
J'ai, non loin de ces lieux, une maison tranquille,
490 Que je veux consacrer à vous faire un asile.

BÉLISAIRE.

Je vous entraînerais dans mon malheureux sort.
Que la Cour ait raison, ou que la Cour ait tort,
Elle ne revient point : elle oublie un coupable
Justement condamné ; sa haine est implacable
495 Pour le juste innocent qu'elle a sacrifié ;
Le bien qu'on veut lui faire est encore envié...

TIBÈRE.

De cet événement ne craignez point la suite.
Un sentiment secret me rassure et m'excite.
Peut-être je saurai plaindre votre malheur,
500 Et vous justifier auprès de l'Empereur.
On l'a trompé, Seigneur ; il suffit qu'on l'éclaire.
Le Ciel peut seconder un effort téméraire.

BÉLISAIRE.

N'y pensons plus. Hélas ! Tibère, c'en est fait.
Il ne faut point ouvrir ses yeux sur un forfait
505 Qui serait le tourment de sa triste vieillesse.

TIBÈRE.

Si vous lui pardonnez sa coupable faiblesse,
Plus indulgent encor, plus grand, plus généreux,
Épargnez-lui, Seigneur, le reproche honteux
De vous avoir laissé languir dans la misère.

510 Oui, l'état où je vois l'illustre Bélisaire,
Est, pour les gens de bien, odieux, révoltant ;
Et, pour tous vos pareils, triste et décourageant.

BÉLISAIRE.

Vous vous trompez, mon fils ; celui qu'il décourage,
S'il se croit mon pareil, ne me fait qu'un outrage.
515 Ne me revoyez plus : adieu, séparons nous.

TIBÈRE.

Jetez, Seigneur, jetez les yeux autour de vous...
Mais que dis-je !

ANTONINE.

Les yeux ! Il n'en a plus Tibère ;
Et même il a perdu les entrailles d'un père.
En faveur de son sang rien ne peut le fléchir
520 Hé bien ! barbare époux, je n'ai plus qu'à mourir.
Toi, ma fille ! en ces lieux, qu'il a couverts de gloire,
Où son bras tant de fois enchaîna la victoire,
Désormais Bélisaire, appuyé sur ta main,
Partout de porte en porte, ira chercher du pain.
525 Pour prix de tant de sang versé pour la patrie,
L'aumône soutiendra les reliefs de sa vie.
Quelle horreur pour ta mère, à son dernier moment !...

EUDOXE.

Moi, je supporterais cet avilissement,
Après avoir perdu mon amant et ma mère !
530 La mort est moins affreuse.... Ô mon père !... Ah ! Tibère !

ANTONINE.

Je ne me connais plus... je cède à la fureur...
Je veux,... le désespoir me déchire le coeur...

EUDOXE.

N'est-il aucun moyen de venger tant d'outrage ?

TIBÈRE.

535 Imitiez Bélisaire, il voit ses maux en sage.
J'admiraïs, chère Eudoxe, avec quelle vertu
Vous l'attendiez tantôt.

EUDOXE.

Je ne l'avais point vu :
Je ne connaissais pas route la destinée
Qui devait accabler sa fille infortunée...

À sa mère, en la serrant contre son sein.

540 Imitons, s'il se peut, les vertus d'un héros.
Le malheur, le travail ne nous sont pas nouveaux ;
Nous saurons en tirer le simple nécessaire ;
Et nos mains fileront des habits à mon père.

ANTONINE.

Je ne survivrai pas à ce fatal retour, Ma fille !..

Elle s'appuie sur Eudoxe.

EUDOXE, essuyant ses larmes.

545 Nous, Seigneur ! Oublions un amour,
Qui put vous convenir, en un temps plus propice ;
Ce n'est pas de mon coeur le moindre sacrifice.

TIBÈRE.

Cet amour, chère Eudoxe, est le même aujourd'hui.

BÉLISAIRE.

Non : la seule vertu doit être notre appui.

ANTONINE.

550 Quelle est cette vertu, farouche, impitoyable
Dont la fierté repousse une main secourable ?

TIBÈRE, à Antonine.

555 Je saurai la fléchir, avant la fin du jour.
Je vais chercher mon père ; et jusqu'à mon retour,
Suspendez les douleurs dont le poids vous accable :
Nos efforts réunis le rendront plus traitable.
Épargnez son grand coeur : ce malheureux Héros,
Après tant de fatigue, à besoin de repos.

EUDOXE.

De ces deux inconnus évitons la présence.

ANTONINE.

Trop occupée de son malheur : elle sort sans regarder les inconnus.

Je me rassure un peu fur tant de bienfaisance.

TIBÈRE, les regardant aller.

560 Un tel refus rendra l'Empereur curieux :
Sans doute je pourrai l'amener en ces lieux.
Ô ciel ! Fais qu'aujourd'hui la vérité l'éclaire !

SCÈNE V.

Bessas, Un esclave.

Le même qui a déjà paru.

BESSAS.

Qui a entendu les trois derniers vers de Tibère.

Il suffit. Je connais le dessein de Tibère :
Je suis sûr de le rompre, et je ne crains plus rien.
Je n'ai pu parvenir à voir Justinien ;
565 Loin de m'en affliger, ma joie en est extrême.
J'imagine à l'instant, un nouveau stratagème.
J'ai déjà fait partir un Esclave en secret
Pour avertir Batès de mon premier projet.
Des lieux, où l'Empereur ordonne de l'attendre,
570 La garde qu'il commande, aujourd'hui doit se rendre
Près des murs du château qui cache l'Empereur.
Il en va sortir seul avec son conducteur,
Qui hâte le succès de ce que je médite.
Des esclaves armés, marchant sous ta conduite
575 Les saisiront tous deux, au milieu du chemin,
Et les menaceront d'une prochaine fin.
Avec adresse, alors que ta troupe se rende
Où seront les Soldats que ton maître commande.
Il paraîtra sauver l'Empereur abusé.
580 On vous arrêtera : Bélisaire, accusé
D'avoir contre ses jours armé votre furie,
Tombera sous nos coups, et payera de sa vie.
Tout me semble annoncer le plus heureux succès.
L'or et la liberté combleront tes souhaits.
585 Ta fuite est assurée, en instruisant ton maître,
Qui peut facilement te faire disparaître.

L'ESCLAVE.

Ne perdons point de temps. Il me tarde, Seigneur,
De pouvoir vous montrer mon zèle et mon ardeur.

ACTE III

SCÈNE I.

Justinien, Tibère.

TIBÈRE.

Devancer mon retour avec empressement !
590 Je ne puis revenir de mon étonnement.
J'en mourrai de plaisir ! divine impatience !
Qui couronne les traits de votre bienfaisance.

JUSTINIEN.

Voilà donc le réduit de ce fameux vainqueur !
D'un héros qui, vingt fois, fut mon libérateur !
595 Ce que tu m'en as dit serait-il bien possible ?
Ah ! S'il est vrai, je suis un exemple terrible
D'erreur, d'ingratitude et d'inhumanité....
Mon ami ! Qu'ai-je fait ? J'en suis épouvanté.
Mon appui, mon vengeur, l'innocent Bélisaire
600 Par mes ordres cruels a perdu la lumière,
Sa gloire, son état, ses honneurs et son bien !...
Au nombre des Tyrans voilà Justinien !
L'horreur de l'injustice accable ma vieillesse...
Je ne saurais trop tôt réparer ma faiblesse.

TIBÈRE.

605 Que cet empressément la répare à mes yeux !

JUSTINIEN.

Vous, qui voulez régner, mortels ambitieux !
Jetez les yeux sur moi, sur ce qui m'environne :
Redoutez les erreurs que commet, sur le trône,
Un Prince, dont les vœux ne tendirent jamais
610 Qu'à faire son bonheur du bien de ses sujets.

TIBÈRE.

Seigneur, écoutez moins un remords légitime.
Sans doute votre erreur n'est pas un si grand crime ;
Et puisque vous pouvez l'effacer aisément,
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous en faire un tourment ?

JUSTINIEN.

615 Je pourrais l'effacer ! tu m'abuses, Tibère !
Je puis rendre, il est vrai, son rang à Bélisaire :
Est-il en mon pouvoir de lui rendre les yeux ?
Pour l'en avoir privé, suis-je moins odieux ?
Ce forfait seul serait l'opprobre de ma vie.

TIBÈRE.

620 Mais ce forfait, Seigneur, est celui de l'envie ;
Et sans elle, jamais vous ne l'eussiez commis.

JUSTINIEN.

C'est ce qui fait ma peine, et de quoi je gémis.
En vain donc pour le bien une volonté pure
Remplit le coeur des Rois ; sans cesse l'imposture,
625 Pour exercer par eux la noire iniquité,
Écarte de leur Cour la simple vérité.
Puissé-je la trouver loin d'une Cour perfide !
Je m'abandonne à toi, Tibère, sois mon guide.
Qu'un éclaircissement allure mon repos.
630 Entendons Bélisaire ; et si c'est un Héros
Injustement flétri, ce que j'ai peine à croire,
Qu'il recouvre ses biens, ses honneurs et sa gloire ;
Aux yeux de l'univers montrons mon repentir :
Heureux, s'il peut éteindre un fatal souvenir
635 Eudoxe, m'as-tu dit, ne connaît point ton père ;
Éloigne cependant et la fille et la mère.

TIBÈRE.

Il s'avance...

JUSTINIEN.

À mon trouble il n'est rien de pareil.

SCÈNE II.

Justinien, Bélisaire, Tibère.

BÉLISAIRE, marchant en tâtant.

Cherchons vers le couchant les rayons du soleil ;
Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore :
640 C'est le tableau vivant de l'être que j'adore.

JUSTINIEN.

Il se cache les yeux avec la main, après avoir regardé Bélisaire.

Ô ciel !... En le voyant, mes sens sont confondus,
Suis-je digne de voir le jour qu'il ne voit plus ?
Est-ce là ce Héros qui savait me défendre ?
Tibère, soutiens-moi !

BÉLISAIRE.

Quel cris viens-je d'entendre ?

TIBÈRE.

645 C'est mon père, Seigneur, qu'un tendre sentiment
Retient, à votre aspect, dans le saisissement.

BÉLISAIRE.

Qu'il approche, Tibère, afin que je l'embrasse...
Je le touche avec joie... Ah ! modérez de grâce
Cet excès de pitié qui vous trouble tous deux.
650 J'admire les vertus de ce fils généreux :
Elles consoleront votre heureuse vieillesse.
Espoir délicieux !

JUSTINIEN, avec saisissement.

Oui.... si... dans sa jeunesse...
Vous daignez... lui donner... de prudentes leçons
Qui préservent son coeur des funestes poisons
655 Du vice et de l'erreur, qui sont notre partage.

BÉLISAIRE.

Que lui puis-je enseigner, qu'un père honnête et sage
N'ait appris à son fils, avant mes faibles soins ?

JUSTINIEN.

Il apprendra de vous ce que je sais le moins.
Je connais peu la Cour, et Tibère y doit vivre.
660 Les usages, les moeurs, le ton qu'il y faut suivre,
Autant que pour mon fils, sont étrangers pour moi ;
Puisque vous rejetez ses présents et sa foi,
Du chaos de la Cour daignez au moins l'instruire.
S'il est jamais admis aux conseils de l'Empire,
665 L'art de bien gouverner lui sera moins nouveau.

Bientôt Justinien va descendre au tombeau ;
Et plus heureux que lui, son successeur peut-être
Recevra, par mon fils, les leçons d'un tel maître.

BÉLISAIRE.

670 Ah ! que ne puis-je encore, une fois seulement,
Du bien de mon pays devenir l'instrument !
Ô mon fils, profitez de mon expérience :
Mais sur tous mes discours j'exige le silence.

JUSTINIEN.

Pourquoi ?

BÉLISAIRE.

675 Pour épargner un Prince malheureux,
Dont je trouve déjà le sort trop rigoureux.
Le mal dont il m'accable, il l'a fait par faiblesse ;
Et je ne voudrais pas affliger sa vieillesse.

JUSTINIEN.

Cruel Justinien ! Quelle honte pour toi !

BÉLISAIRE.

680 Son crime est seulement d'avoir ajouté foi
Aux discours séduisants de la basse imposture.
Parlez avec respect, Seigneur, je vous conjure,
D'un Monarque abusé qu'il ne faut point haïr :
Il est lui-même à plaindre, en me faisant souffrir.
Ma gloire en est plus grande au sein de la misère.
Mes amis, connaissez le coeur de Bélisaire.
685 Quelqu'affreux que paroisse à vos yeux mon état...

JUSTINIEN.

Quoi ! vous pouvez ainsi ménager un ingrat,
Qui de tant d'infamie a payé votre zèle ?

BÉLISAIRE.

690 Seigneur, on l'a trompé sur un sujet fidèle.
Nourris dans l'indolence, enivrés de l'encens
De mille adulateurs et de leurs courtisans,
Les Rois n'entendent point la vérité timide
Qui se plaint vainement d'un oppresseur avide.

JUSTINIEN.

Ô ciel !

BÉLISAIRE.

695 Si quelquefois, par un heureux hasard,
Le mérite aux faveurs arrache quelque part ;
Bientôt l'intrigue sourde et la haine couverte
Unissent leurs efforts pour consommer sa perte.
Le Prince, par degrés, se prête à leur noirceur,
Et sort du doute enfin, pour tomber dans l'erreur.

JUSTINIEN.

Pour n'être point trompé comment doit-il donc faire ?

BÉLISAIRE.

700 Si le Prince, Seigneur, désire qu'on l'éclaire,
Qu'il n'interroge pas, au fond de son Palais,
Des courtisans flatteurs le cercle trop épais :
C'est de la vérité la constante barrière :
C'est-là que l'imposteur, levant sa tête altière,
705 Répand adroitement son funeste poison ;
C'est-là qu'enfin les Rois sont dans une prison.
Mais qu'ils sachent quitter leurs brillantes entraves ;
Qu'ils osent s'échapper des mains de leurs Esclaves,
Pour aller du public interroger la voix ;
710 Le public est le juge et l'oracle des Rois :
C'est l'appréciateur du talent, du mérite.
Un Prince affable, ainsi, l'encourage et l'excite ;
L'homme simple du peuple en parle en liberté,
Et le brusque Soldat lui dit la vérité :
715 Il ne l'entend jamais du courtisan avide :
Le mensonge, à sa Cour, l'obsède et le décide.

JUSTINIEN.

Qu'on ait pu vous noircir auprès de l'Empereur,
Vous, qui fûtes, trente ans, son appui, son vengeur,
C'est ce qui me confond ; je ne puis le comprendre.

BÉLISAIRE.

720 Rien ne fut plus facile, et je vais vous l'apprendre.
Vous verrez comme un Prince est séduit aisément.

TIBÈRE.

Votre fille s'avance avec empressement.
La verrai-je toujours les yeux baignés de larmes !
Que ne puis-je hâter la fin de ses alarmes !

SCÈNE III.

Justinien, Bélisaire, Tibère, Eudoxe.

EUDOXE.

725 Ma mère s'affaiblit et désire vous voir.
Elle est plus agitée ; et dans son désespoir,
Elle veut quelquefois attenter à sa vie.

BÉLISAIRE.

Mon sort a révolté cette épouse chérie.
Amis, permettez-moi de la voir un moment,
730 Pour tâcher de calmer son vain emportement.

TIBÈRE, à l'Empereur.

Qu'attendez-vous, Seigneur ?...

À Eudoxe.

En cet instant, Madame,
Qu'il serait doux pour moi de soulager votre âme
Du poids de l'amertume où je la vois languir !
Que n'en puis-je effacer jusques au souvenir !
735 Et c'est aussi l'objet des souhaits de mon père.

BÉLISAIRE.

Je le répète encor, trop généreux Tibère !
Je ne puis accepter vos dons ni votre foi :
Ce serait vous plonger dans l'abîme avec moi.
Oui, Seigneur, renoncez à l'hymen de ma fille,
740 Et ne désolez pas votre heureuse famille.
Laissez, laissez la mienne en proie à ses douleurs ;
Ne les augmentez point par vos propres malheurs.

TIBÈRE.

Ce n'est pas là le prix que le Ciel me destine.

BÉLISAIRE, à Eudoxe.

N'en parlons plus, Seigneur. Allons voir Antonine.

SCÈNE IV.
Justinien, Tibère.

JUSTINIEN.

745 Il fut aimé du peuple ! Et toujours ses amis
Des Maîtres des humains furent craints et haïs ;
Leur état cependant est d'en être les pères.
Que ces réflexions pour les Rois sont amères !

TIBÈRE.

750 Ah ! rien n'est plus certain ; contre lui, cet amour
Donna prise, Seigneur, aux noirceurs de la Cour.

JUSTINIEN.

Mon cher Tibère, hélas ! dis à ma jalousie.
On me le faisait craindre... Ô trop funeste envie !

TIBÈRE.

755 Quel heureux repentir ! Seigneur, n'y pensez plus ;
Et sans vous occuper de regrets superflus,
Accourons soulager cette auguste famille.
Touche depuis longtemps des charmes de la fille,
Je borne tous mes vœux à mériter son cœur.
Venez-vous éclaircir, et hâter mon bonheur.

JUSTINIEN.

760 S'il ne m'a point trahi, quel sort pour Bélisaire !
Tout ce qu'il nous a dit te paraît-il sincère ?
Pourquoi refuse-t-il ta main et tes bienfaits ?
A-t-il, pour subsister, quelques moyens secrets ?
Hélas ! mon cœur encor n'est pas sans défiance.

TIBÈRE.

Je réponds de son zèle et de son innocence...

JUSTINIEN.

765 Je voudrais, avant tout, entendre le récit
Qu'il allait commencer de ce qui le perdit.

TIBÈRE.

770 Contre la vérité c'est trop de résistance.
Daignez voir seulement leur extrême indigence.
Ah ! ne différez plus. Il est temps de finir
Les malheurs inouis qui les ont fait gémir....
Seriez-vous sans pitié ? vous avez vu les larmes,
Le mortel désespoir, et la crainte, et les charmes...

JUSTINIEN.

Tout jette dans mon cœur plus de confusion,
Et rien, jusqu'à présent, n'y détruit le soupçon.

775 Mais je te l'avouerai, malgré ma défiance,
Mon coeur avec le tien est trop d'intelligence...
J'ai différé longtemps de le sacrifier :
Pourquoi n'a-t-il, alors, pu se justifier ?
Par où sortir, hélas, du trouble qui m'accable !...
780 Va dire à Bélisaire, (innocent ou coupable) ...
Va lui dire... en un mot, va les consoler tous.

TIBÈRE.

Dieu ! quel emploi flatteur ! Et pour moi qu'il est doux !

*Pendant que Justinien dit les deux vers suivants, le Soldat qui a paru
au second acte, arrête Tibère dans le fond du Théâtre et lui parle.*

JUSTINIEN.

C'est trop d'incertitude, et ma bonté s'en lasse...
Sur la voix de mon coeur j'ai dû lui faire grâce.

TIBÈRE.

785 Je reçois un avis qui vous touche, Seigneur,
Et fait taire, à présent, l'intérêt de mon coeur.
Quand vous daignez combler les vœux de ma tendresse,
Votre danger, Seigneur, est le seul qui me presse.
Partons, sans différer ; et pour sauver vos jours,
790 Laissons des malheureux sans espoir de secours.
J'apprends que dans la plaine, on a vu des Bulgares.
Redoutons de tomber aux mains de ces barbares.
Bélisaire a souvent défait ces furieux ;
Demain... Mais non, plutôt demeurez en ces lieux.
795 Oui, Seigneur, demeurez, c'est le Ciel qui m'inspire :
Ils n'y chercheront point le maître de l'Empire.
Cependant j'irai faire avancer vos Soldats.
Consultez Bélisaire ; au défaut de son bras,
Ses conseils montreront son ardeur et son zèle :
800 Vous connaîtrez, Seigneur, s'il fut traître et rebelle.

JUSTINIEN.

C'est assez : vole, ami, le temps est précieux.
Je vais récompenser le zèle Officieux Du Soldat...

TIBÈRE.

Vers Batès ce Soldat me devance.
Je le suis : vous, Seigneur, consolez l'innocence.

SCÈNE V.
Justinien, Bessas.

BESSAS.

805 Ah ! Seigneur ! Arrêtez ; vous courez à la mort.
Que mon exil m'est doux ! que je bénis mon sort !
Ô jour trop fortuné, qui va faire connaître
Mon pur attachement pour mon souverain maître !
Hélas ! Seigneur, tremblez ; et connaissez Bessas.
810 Tibère dans ces lieux ne conduisait vos pas,
Que pour vous immoler aux fureurs d'un barbare.
Bélisaire a lui-même appelé le Bulgare
Pour mieux exécuter ses insolents projets.
J'espère en détourner le funeste succès.
815 Le traître, cependant, croit consommer son crime :
Et pour faire, à ses pieds, expirer sa victime,
Tibère a feint d'aller avertir vos Soldats.
Vous verrez, que, bientôt revenant fur ses pas,
Il allait seulement informer les Bulgares.
820 Mes soins heureusement, devant ces barbares,
Ont prévenu Batès, qui marche vers ces lieux :
Le voile de la nuit, qui va couvrir les cieus,
Dérobera sa marche à la horde ennemie.
Pour mettre cependant à couvert votre vie,
825 Sans différer, Seigneur, il faut les prévenir.
Mes Esclaves armés sont prêts à les punir :
La nuit, pour cet effet, nous sera favorable ;
Et vous ne craignez plus l'un et l'autre coupable,
Avant que sur vos jours leur bras ait pu tenter
830 L'exécration projet qu'ils osent méditer.

Voyant revenir Tibère.

Je l'ai prédit, Seigneur !

JUSTINIEN.

Perfide téméraire !

BESSAS.

Renfermez les transports d'une juste colère :
Dissimulez, Seigneur, et qu'il vienne avec vous.

SCÈNE VI.
Justinien, Bessas, Tibère.

TIBÈRE.

835 L'ennemi s'avançant partout autour de nous,
De tous côtés, Seigneur, offre un sur esclavage ;
Mais, à l'instant, la nuit va m'ouvrir le passage.
Que vois-je ? Quels regards ! ils me glacent d'effroi.
Ah ! Seigneur,

JUSTINIEN.

Il suffit. Tibère, suivez moi.

BESSAS, à part.

840 Le hasard m'a servi bien mieux que la prudence ;
Au gré de mes souhaits, il hâte ma vengeance.

ACTE IV

SCÈNE I.

EUDOXE, seule.

De mon père, un moment, évitons la présence.
Tandis qu'avec ma mère il s'afflige en silence,
Ô nuit ! à la faveur de ton obscurité,
Ne pourrai-je, loin d'eux, gémir en liberté ?
845 Tibère n'a pas vu sa déplorable amante
Dans les bras affaiblis d'une mère expirante...
Qui peut avoir fait fuir et le père et le fils ?
Nous accableraient-ils d'un insultant mépris ?

SCÈNE II.

Bélisaire, Eudoxe.

BÉLISAIRE.

Eudoxe !... Elle nous fuit...

EUDOXE.

C'est la voix de mon père.

BÉLISAIRE.

850 Elle pleure en secret... Courage, Bélisaire :
Ton coeur est sans reproche aux yeux de l'éternel.

EUDOXE.

S'il le voit sans pitié, qu'il est dur et cruel !

BÉLISAIRE.

Eudoxe ! Je t'entends... Tu nous caches tes larmes.
Viens plutôt dans mon sein déposer tes alarmes ;
855 Invoque, avec ton père, un Dieu consolateur.

EUDOXE.

Ah ! s'il est vrai qu'il lit au fond de votre coeur,
De ce coeur sans reproche, il commet l'injustice.

BÉLISAIRE.

Ma fille ! Quelle erreur !

EUDOXE.

Il protège le vice.

BÉLISAIRE.

Eudoxe ! il le punit.

EUDOXE.

Les méchants sont heureux.

BÉLISAIRE.

860 Leur bonheur est il fait pour des coeurs vertueux ?
L'éclat de leur richesse est un triste avantage :
La crainte et le remords sont toujours leur partage.

EUDOXE.

Le nôtre est la douleur, la mort, la pauvreté...
Quel prix de la vertu ! quelle étrange bonté !

BÉLISAIRE.

865 Hélas ! qu'un tel discours afflige ma vieillesse !
Ce murmure obstiné redouble ma tristesse ;
Et ce n'est que par vous que je suis malheureux
Au milieu de ces maux, qui vous semblent affreux.

EUDOXE, se jetant dans les bras de son père.

Dieu ! de les supporter donnez-moi le courage.

BÉLISAIRE.

870 Ah ! je sens que ces pleurs, qui baignent mon visage,
N'ont plus la même cause.... ils rassurent mon coeur ;
Ma fille, dans mes bras, gémit de son erreur.

EUDOXE.

Hé bien ! mon père, hé bien ! souffrons donc sans murmure.
Mais du moins permettez des pleurs à la nature ;
875 Pour des maux si cruels faible soulagement !

BÉLISAIRE.

Verse-les dans mon sein, ces pleurs du sentiment :
La peine partagée, à porter plus facile,
Rend bientôt la douleur plus douce et plus tranquille.

EUDOXE.

Les offres de Tibère...

BÉLISAIRE.

Il n'y faut plus songer.
880 Nos cruels ennemis lui seraient partager,
Pour prix de ses bienfaits, le sort qui nous accable.
Voudrais-tu, comme nous, le rendre misérable ? EUDOXE.

EUDOXE.

Ciel ! mets un autre prix à ses foins généreux !
Mais je connais Tibère ; il sera malheureux
885 En voyant, sans secours, languir votre vieillesse.

BÉLISAIRE.

Je ne veux recevoir que ceux de ta tendresse.
J'ai peu de jours à vivre. Avec peu de besoins,
Pour moi, pour Antonine, il suffit de tes soins.

EUDOXE.

Vivez, vivez longtemps ! Votre fille chérie
890 Vous consacre, à ce prix, le reste de sa vie,
Renonce à son amour, et fera son bonheur,
S'il se peut... En est-il au comble de l'horreur !...
Ah ! laissez-vous fléchir à la voix de ma mère...
Une épouse touchant à son heure dernière,
895 Avant que d'expirer, veut disposer de moi ;
Avant tant de malheurs Tibère avait ma foi,
Et son amour, depuis, s'est augmenté sans cesse :
Quand il ne veut pour dot qu'une égale tendresse,
Pourquoi le refuser ? Tibère est vertueux ;
900 De me donner la main il se croirait heureux ;
De recevoir sa foi je le serais moi-même,
Puisque j'arracherais à la misère extrême,
À sa mort, et bien plus... à la mendicité....

BÉLISAIRE.

Mon Dieu ! rendez le calme à son coeur agité !
905 Il n'est point d'infortune à la nôtre pareille...

SCÈNE III.

Bélisaire, Eudoxe, Plusieurs esclaves armés de poignards.

UN ESCLAVE.

C'est lui-même....

BÉLISAIRE.

Quel bruit a frappé mon oreille ?
Un poignard à la main des monstres furieux !...

Les esclaves saisissent Bélisaire.

Ah ! Bélisaire encore fait-il des envieux ?
Ses cruels ennemis, comblant leur infamie,
910 Viennent nous arracher les restes de sa vie.
Hé bien, monstres, frappez ! Par un forfait nouveau,
Confondez sa famille en un même tombeau.
Ne pouvant espérer ni secours, ni vengeance,
Puisque le Ciel se plaît à perdre l'innocence, Mourons...

BÉLISAIRE.

915 Il faut toujours compter sur sa bonté.

UN ESCLAVE.

En proscrivant Bessas, tu l'as bien mérité.

Les Esclaves prennent la fuite à la vue des flambeaux qui éclairent les Bulgares.

SCÈNE IV.

Bélisaire, Eudoxe dans un coin, Le Roi des Bulgares, Le Soldat qu'on a déjà vu, Troupe de Bulgares qui remplissent le fond du Théâtre.

LE SOLDAT.

C'est ici le séjour de ce grand Bélisaire.

LE ROI DES BULGARES.

L'aspect de ces débris excite ma colère.
Qu'on le cherche, Soldats : Ce malheureux héros
920 Ne peut-être fâché qu'on trouble son repos,
Quand vous l'aurez instruit du sujet qui m'amène :
Annoncez-lui qu'un Roi vient pour servir sa haine.
Qu'elle doit être forte !... Après ce qu'il a fait,
Se voir ainsi traité !... Quel horrible forfait !
925 Quel opprobre pour toi, vil Tyran de Byzance !

Mais il ne mourra point sans en tirer vengeance.
Je vais, contre ton trône, armer son bras vainqueur.
Sans doute ce Héros, outré de son malheur,
Cherche tous les moyens de venger son outrage ;
930 Je saurai, pour te perdre, en tirer avantage :
Oui, ton règne est fini, faible Justinien !
Pendant trente ans entiers, seul il fut ton soutien...
Contre tes ennemis défendant ton Empire,
Il a su l'élever, il saura le détruire...
935 Que ce brave Soldat soit mis en liberté.

BÉLISAIRE.

Quel est ce Roi, sensible à ma calamité ?

LE ROI DES BULGARES.

Ah ! viens, mon père, viens ! C'est le Roi des Bulgares.
Tu verras si c'est nous qui sommes les barbares.
Quand il n'est plus pour toi d'asile en ton pays,
940 Tu trouveras en nous des vengeurs, des amis.

EUDOXE.

En ce moment, Seigneur, envoyés par l'envie,
De lâches assassins attentaient à sa vie.
Pour auteur de leur crime ils ont nommé Bessas :
Votre heureuse présence a retenu leur bras.

BÉLISAIRE.

945 Bessas, l'affreux Bessas craint encor ma misère.

LE ROI DES BULGARES.

Parle, où faut-il chercher ce monstre sanguinaire ?

EUDOXE.

Seigneur, dans ces lieux même, en un vaste Palais,
Ce Tigre dévorant jouit de ses forfaits.

LE ROI DES BULGARES, à ses Gardes.

Allez, qu'on le saisisse. Il n'est pas nécessaire
950 De parler des malheurs qu'éprouve Bélisaire
Pour exciter son coeur à venger son affront.
Non, mon père, je lis ton courroux sur ton front,
Et je viens le servir : de ton coupable maître
Le crime est inouï, le châtement doit l'être.
955 Sois mon guide : apprends-moi, magnanime vieillard,
À vaincre ce Tyran : il n'a point de rempart
Qui puisse résister à ta voix vengeresse ;
Il ne t'a point ôté les yeux de la sagesse.
Puisque tu fus longtemps son unique soutien,
960 De le vaincre aisément tu connais le moyen.
Montrons à l'Univers sa puissance écrasée.
Sous les débris sanglants de sa ville embrasée,
Il faut l'ensevelir avec les imposteurs
Qui tramèrent ta perte et firent tes malheurs.
965 Ou bien, si ton grand coeur répugne à le détruire,
Au-delà de nos mers reculons son Empire.

Commande à mes Soldats, dispose de mon sang ;
Et si ce n'est assez pour toi du second rang,
Partageons les honneurs du sacré diadème ;
970 Et que Justinien, dans ce désordre extrême,
Avant que d'expirer, voie encore une fois
Le triomphe, à Byzance, honorer tes exploits.

EUDOXE.

Dieu ! vous écoutez donc la timide innocence !
Ah ! portons à ma mère une douce espérance.
975 Tu vas payer ses pleurs, cruel Justinien !

SCÈNE V.

Bélisaire, Le Roi des Bulgares, Bulgares.

LE ROI DES BULGARES.

Il demeure interdit, et ne me répond rien !

BÉLISAIRE.

S'il eût aimé, Seigneur, le carnage et le trône,
Bélisaire a deux fois refusé la couronne ;
Carthage et l'Italie ont prévenu mes vœux :
980 Je pouvais l'accepter, sans me rendre odieux ;
D'en jouir plus longtemps j'étais alors dans l'âge.
Quoique dès lors en but à la haine, à la rage
Fidèle à la patrie, au Prince, à mon devoir,
Rien n'a pu m'entraîner...

LE ROI DES BULGARES.

Quoi ! L'absolu pouvoir,
985 L'amour de la vengeance....

BÉLISAIRE.

Ah, Seigneur ! je l'abhorre.
Le noeud qui me liait alors, subsiste encore,
Rien n'a pu le trancher ; quand j'ai donné ma foi,
Prévoyant qu'on serait trop injuste pour moi,
Je n'ai pas réservé le droit de me défendre.

LE ROI DES BULGARES.

990 Quel étrange refus ! Et devais-je l'attendre !

BÉLISAIRE.

N'attendez rien de moi contre Justinien ;
Je serais contre vous encore son soutien,
Si, dans mon triste état, je pouvais quelque chose :
Au défaut de mon bras, ma voix défend sa cause.
995 Ah ! Loin de le chercher, moins en Roi qu'en brigand,
Pour le plaisir cruel de répandre du sang,
Un Prince, tel que vous, sage, vaillant, auguste,
Peut former un projet, et plus noble et plus juste.
Le bon Justinien ne veut plus d'ennemis ;

1000 Et vous méritez d'être au rang de ses amis :
Il est très-peu de Rois que ce titre n'honore.

LE ROI DES BULGARES.

Moi ! que je sois l'ami d'un Tyran que j'abhorre !
Peut-on lui pardonner sa conduite envers toi ?
Mais veux-tu te venger, et régner avec moi ?

BÉLISAIRE.

1005 Que parlez-vous, Seigneur, de sceptre et de vengeance ?
Vous ne connaissez pas le prix de l'innocence :
Quand elle sait souffrir, rien n'égale ses droits.
Dans ma prospérité, j'ai su vaincre les Rois,
Je les ai soutenus, et n'ai pas voulu l'être ;
1010 Et s'ils m'ont condamné, j'en suis plus grand peut-être.

LE ROI DES BULGARES.

Quelle étrange vertu !

BÉLISAIRE.

Malheur à vous, hélas !
De la trouver étrange ; et ne voyez vous pas
Qu'elle est le fondement de tout pouvoir suprême ?
Que nul homme n'est juge et vengeur de soi-même,
1015 Ou l'on verrait bientôt renverser les états.
Si vous donniez, Seigneur, ce droit à vos soldats,
Pourriez-vous soutenir le poids de la couronne ?

LE ROI DES BULGARES.

Mes Soldats ont ce droit, sans que je le leur donne,
La crainte les retient ; mais toi, que craindrais-tu ?
1020 Qui peut te retenir ? Répond moi !

BÉLISAIRE.

La vertu :
Je n'espère plus rien, je n'ai plus rien à craindre.
Dans l'état où je suis, je vous parois à plaindre ;
Et vous êtes, Seigneur, plus à plaindre que moi.
Regardez les sujets qui sont sous votre loi,
1025 Qui, pour votre malheur et celui de la terre,
N'ont point d'autre métier que de faire la guerre :
Toujours nourris de sang, ils ne goûtent jamais
Les tranquilles douceurs, ni les biens de la paix ;
Dans la destruction cherchant leur nourriture,
1030 Ils foulent à leurs pieds les lois de la nature :
Quand ils quittent leurs toits, pour désoler nos champs.
Vous conduisez leur fer dans nos malheureux flancs,
Êtes-vous si cruel que de trouver des charmes
À vous baigner toujours dans le sang, dans les larmes ?
1035 Ah ! Seigneur, pardonnez je pense avec effroi,
Qu'avoir de tels sujets ce n'est pas être Roi ;
C'est être le fléau de la nature humaine ;
Je préfère à ce titre, et mes maux et ma peine.

LE ROI DES BULGARES.

1040 Est-ce toi que j'entends ? toi, dont le bras vainqueur
En cent combats divers signala sa valeur ?

BÉLISAIRE.

Bélisaire fait trop que l'amour de la guerre
Est le plus grand des maux qui ravagent la terre :
De son terrible éclat je suis bien revenu ;
Et je voudrais, Seigneur, ne l'avoir point connu.
1045 Dans les camps, il est vrai, j'ai prodigué ma vie,
Mais ce fut pour défendre ou venger ma patrie ;
Et jamais, altéré de rapine et de sang,
Les peuples ne m'ont vu les chercher en brigand :
Moins heureux qu'affligé du succès de mes armes,
1050 La victoire toujours m'a fait verser des larmes.
Qu'il est triste, Seigneur, d'embraser des maisons,
D'égorger des humains, de brûler des moissons,
Et d'arroser de sang les pays qu'on désolé !
Ah ! Malheur au coeur dur que la gloire en console !
1055 Il faut trop acheter le nom de conquérant :
Un Prince, aimant la paix, est mille fois plus grand.

LE ROI DES BULGARES.

Hé bien, n'en parlons plus. Mon âme se déchire.
Ô malheureux vieillard ! Je respecte et j'admire.
Cette fidélité, digne d'un autre prix ;
1060 Et pour Justinien que je sens de mépris !
Mais il n'en est pas moins l'objet de ma colère.
Ah ! qu'il s'est fait de mal, en perdant Bélisaire !

BÉLISAIRE.

Plaignez-le donc, Seigneur, plaignez les souverains,
D'être obligés d'agir par d'infidèles mains.
1065 Oui, sachez les juger avec plus d'indulgence ;
Le mensonge souvent égare leur puissance.
Je connais bien les cours ; et croyez moi, Seigneur,
Par degré l'imposture a séduit l'Empereur.

LE ROI DES BULGARES.

1070 Enfin, puisque ton coeur excuse sa faiblesse,
Que mes présents, au moins, soulagent ta vieillesse.

BÉLISAIRE.

Puis-je les accepter ? Vos présents sont les biens
Pris sur vos ennemis, sur mes concitoyens ;
Ce n'est que la dépouille, hélas ! de ma patrie ;
Et ma gloire, Seigneur, en serait trop flétrie.
1075 Je suis reconnaissant d'une telle bonté ;
Mais laissez Bélisaire à sa calamité :
Je préfère à vos soins l'oubli de mon injure.
Adieu : j'ai des devoirs à rendre à la nature :
Mon épouse succombe au poids de ses douleurs,

1080 Et ma fille m'attend pour essayer ses pleurs.

LE ROI DES BULGARES.

J'admire ta fierté, mais elle est trop cruelle.
Ta famille gémit : sois sensible pour elle !

BÉLISAIRE.

Je rends grâce à vos soins : dans ces premiers moments,
Vous m'en tenez, Seigneur, éloigné trop longtemps.

SCÈNE VI.

**LE ROI DES BULGARES, TROUPE DE
BULGARES.**

LE ROI DES BULGARES.

1085 Je reste confondu... Quelle âme ! quel courage !
Faible Justinien, je t'en hais davantage !
Amis, semons partout l'horreur et le trépas ;
Et commençons d'abord par l'infâme Bessas.

SCÈNE VII.

**Le Roi des Bulgares, Justinien, et Bessas
enchaînés, Tibère, Troupe de Bulgares.**

UN BULGARE.

1090 Vous le voyez, Seigneur ; le voilà ce perfide,
De ses concitoyens, des héros homicide.

LE ROI DES BULGARES.

Ils vont être vengés d'un coeur lâche et sans foi.
Sa présence m'inspire et l'horreur et l'effroi.
Sous le fer, à l'instant, que ce monstre périsse,
Ainsi que ce vieillard, sans doute son complice !

TIBÈRE.

1095 Ah ! Seigneur ! Permettez qu'avant d'exécuter...

LE ROI DES BULGARES.

Soldats ! Qu'on les entraîne !

TIBÈRE.

Ah ! daignez arrêter.
Frappez le vil Bessas, mais épargnez mon père.
Nous sommes l'un et l'autre amis de Bélisaire,
Et nous étions liés avant tous ses malheurs.
1100 Nous venions aujourd'hui soulager ses douleurs,
Et ma famille allait s'unir à sa famille,
Au gré de mes désirs, par l'hymen de sa fille.
Quand j'espérais toucher au comble de mes vœux,

Vous avez apporté l'épouvante en ces lieux.
1105 Dans le château voisin, fuyant votre esclavage,
Nous avons rencontré cet hôte plein de rage,
Qui violant les droits de l'hospitalité,
Attente avec audace à nôtre liberté,
Nous accusant, Seigneur, d'être d'intelligence
1110 Avec vous, pour trahir l'Empereur de Byzance.
On vous fera, Seigneur, remettre la rançon...

UN BULGARE, en montrant Tibère.

Nous l'avons retiré d'une affreuse prison.
Ce vieillard, qu'il défend, nous a paru coupable,
Seigneur, avec Bessas nous l'avons pris à table.

LE ROI DES BULGARES.

1115 Qu'on les garde ! Il suffit. S'il dit la vérité,
Que tous deux, sans rançon, soient mis en liberté,
Ou sinon, qu'on punisse et le fils et le père,
Demain, quand vous aurez consulté Bélisaire ;
Il a déjà dicté l'arrêt du vil Bessas.
1120 Gardes ! Sans différer, qu'on l'entraîne au trépas ?

ACTE V

SCÈNE I.

Antonine, Eudoxe.

ANTONINE.

Il semble que la nuit ait prolongé son cours,
Et veuille retarder le dernier de mes jours.
Ma fille ! La fureur a ranimé ta mère.
À de pareils secours préférer la misère !
1125 Ce refus me révolte, et c'est trop le souffrir :
Je veux les accepter, Eudoxe, ou bien périr.
Engageons ton amant à venger tant d'outrage.
Cet espoir me soutient et me rend du courage.
À se joindre au Bulgare, il le faut exciter ;
1130 S'il est digne de toi, s'il veut te mériter,
Pour venger son amante il doit tout entreprendre.
À l'insu de ton père il faut ici l'attendre.
Du moins, par ton hymen, puissé-je, avant ma mort,
Arracher ma famille à son funeste sort !

EUDOXE.

1135 Ô Ciel ! Aide nos mains à punir l'injustice !...
Seconde-t-il nos vœux ? Nous devient-il propice ?
J'aperçois des soldats qui marchent vers ces lieux...
Oui ?... Ce sont nos amis... Tibère est avec eux.
Je vais l'entretenir, retournez vers mon père ;
1140 Qu'il ignore un projet à ses vœux si contraire.

ANTONINE.

Il n'en soupçonne rien ; servons-le malgré lui.
Puissé-je y réussir, ou mourir aujourd'hui !

SCÈNE II.

Eudoxe, Justinien et Tibère enchaînés, Troupe de Bulgares.

EUDOXE.

Venez, mon cher Tibère, avec impatience
La malheureuse Eudoxe attend votre présence...
1145 Ils vous ont mis aux fers !... Mais ils sont nos amis.
Bulgares, délivrez et le père et le fils !

UN BULGARE.

Nous devons, sur leur sort, entendre Bélisaire.

EUDOXE.

Gardez-vous de troubler le repos de mon père !

LE BULGARE.

Ils sont libres, Madame : on va les détacher.
1150 Si nous manquions d'égards pour ce qui vous est cher,
Ce serait mal servir un Roi qui vous honore.

EUDOXE.

Bulgares, un moment ; daignez attendre encore.

Ils s'éloignent.

À Tibère.

Ils nous offrent aussi des secours généreux ;
Tibère voudrait-il, de concert avec eux,
1155 Réparer les malheurs du triste Bélisaire ?

TIBÈRE.

Ah ! disposez de moi : parlez ; que faut-il faire ?
Mais non ; sans ces brigands, avant la fin du jour,
Je saurai vous prouver mon zèle et mon amour ;
Et comptez qu'aujourd'hui l'état seul d'Antonine
1160 Peut troubler le bonheur que le Ciel nous destine.

EUDOXE.

Il est entre vos mains. En disposant de moi,
Elle va vous donner, et ma main et ma foi,
Si vous voulez...

TIBÈRE.

Après des faveurs aussi rares,
Vous n'avez plus besoin de l'appui des Bulgares ;
1165 J'en serais trop jaloux, et je puis bien, sans eux...

EUDOXE.

Ils viennent nous venger d'un tyran odieux.
Si vous aimez Eudoxe, il faut, mon cher Tibère,
Seconder leurs efforts, pour servir Bélisaire :
Ma main est à ce prix.

JUSTINIEN, s'éloignant d'Eudoxe.

Ô Ciel ! qu'ai-je entendu !

TIBÈRE.

1170 Vous voyez votre amant, interdit, confondu...

EUDOXE.

Tibère a-t-il trompé ma plus chère espérance ?
Il n'est point mon amant, s'il craint, ou s'il balance.

JUSTINIEN.

Je suis trahi !

TIBÈRE, passant du côté de l'Empereur.

Seigneur !

JUSTINIEN.

Après tant de fierté,
Ah, tout autre que moi n'en aurait pas douté !
1175 Le traître Bélisaire est l'ami des Bulgares !
C'était pour me livrer aux mains de ces barbares,
Qu'il feignait de me plaindre, hier, en me parlant !

TIBÈRE.

Éloignez vos soucis et ce doute accablant ;
J'en suis bien sûr, Seigneur, vous n'avez rien à craindre.

JUSTINIEN.

1180 Ô Ciel ! Avec quel art le perfide sait feindre !
Quel piège on m'a tendu ! Puis-je voir sans effroi,
Avec combien d'audace abusant de ma foi,
Cet imposteur parvient à consommer son crime !
Bélisaire, à ses pieds, veut frapper sa victime ;
1185 Il veut être témoin de mon dernier soupir,
Ma mort, s'il ne l'entend, est pour lui sans plaisir.

TIBÈRE.

Qu'on me livre aux tourments, Seigneur, s'il est coupable !
Mais si de vous trahir Tibère était capable,

En montrant les Bulgares.

Il n'aurait qu'à parler ...

JUSTINIEN.

Jeune homme audacieux !
1190 Mes Gardes ne sont pas éloignés de ces lieux ;
Hâte-toi, scélérat, d'assurer ta vengeance,
Ou je pourrai bientôt punir ton insolence :
Ils sont prêts d'arriver, et mon juste courroux
Sur qui m'aura trahi fera tomber ses coups.

TIBÈRE.

1195 Ah !... vous êtes encore au pouvoir du Bulgare !...
Oui : vous même, craignez que l'amour ne m'égare.

Il se rapproche d'Eudoxe.

Révoque, chère Eudoxe, un ordre si cruel !
Ton coeur m'est trop vendu, s'il me rend criminel.
À quel prix est ta main !... J'aperçois Bélisaire,
1200 Il va me décider.

EUDOXE.

Il me cherche !... Ah ! ma mère !
L'espoir de nous venger ne nous est plus permis.
Je vais l'en informer.

SCÈNE III.

**JUSTINIEN, BÉLISAIRE, TIBÈRE,
BULGARES.**

**BÉLISAIRE, à un Bulgare qui lui a parlé pendant le
dernier couplet d'Eudoxe.**

Oui, ce sont mes amis,
Mes chers consolateurs au milieu de mes peines.

LE BULGARE.

1205 La voix de votre fille a fait tomber leurs chaînes.
Et le fer, de Bessas a terminé le sort.

TIBÈRE.

Pour toute sa noirceur, c'est trop peu d'une mort !

BÉLISAIRE, aux Bulgares.

Votre main, par mes vœux, n'y fut point excitée ;
Je le plains seulement de l'avoir méritée.
Il suffit, mes amis, allez, je suis content.

TIBÈRE, à Justinien.

1210 Pourrez-vous croire, enfin, qu'il était innocent ?

JUSTINIEN.

Il me prend pour ton père, et mon trouble est extrême...

TIBÈRE.

Éclaircissez vous donc, il est la vertu même.

SCÈNE IV.

Justinien, Bésaire, Tibère.

JUSTINIEN.

Ô Bésaire !

BÉLISAIRE.

Hé bien ! Êtes vous rassurés ?

JUSTINIEN.

1215 Comme, avec promptitude, il nous ont délivrés
Quel zèle, quelle ardeur votre nom leur inspire !
Comment connaissez-vous ces fléaux de l'Empire ?

BÉLISAIRE.

1220 Ne soyez plus surpris de ce qu'ils font pour moi ;
Sachez que j'ai passé la nuit avec leur Roi.
Ce Monarque, touché de ma misère extrême,
Est venu, cette nuit, m'en consoler lui-même.

SCÈNE V.

Justinien, Bésaire, Tibère, Le Soldat qui a déjà paru.

LE SOLDAT, à Tibère.

Cette horde Bulgare, avec les Byzantins,
En ce moment, Seigneur...

JUSTINIEN.

Hé bien !

LE SOLDAT.

Et l'on entend d'ici, les cris, le choc des armes.
Ils sont aux mains ;

JUSTINIEN.

Chaque mot, chaque instant redouble mes alarmes !

TIBÈRE, aux vieillards.

1225 Demeurez en ces lieux...

Au Soldat.

Nous volons aux combats.

JUSTINIEN, à part en s'en allant.

J'irai, d'un pas tremblant, y chercher le trépas.
Il me sera plus doux d'y finir ma carrière,
Que d'expirer aux pieds du traître Bélisaire.

SCÈNE VI.

BÉLISAIRE, croyant être avec le père de Tibère.

Ô Malheureux humains ! Quelle est votre fureur !
1230 Quand la tranquille paix vous offre le bonheur.
Ami ! Quelle clameur destructive et cruelle !
Ami ! L'entendez-vous ? Mais en vain je l'appelle ;
Sans doute il a suivi les traces de son fils...
De ma famille, hélas ! J'entends aussi les cris.
1235 Ce tumulte effrayant vient jusqu'à son oreille...
Est-il une infortune à la mienne pareille ?

Eudoxe paraît, comme pour voir ce qui se passe, et rentre d'abord.

Tous ces cris rassemblés dans le fond de mon coeur
Y redoublent sans fin l'amertume et l'horreur.

SCÈNE VII.

Jusitnien, Bélisaire.

JUSTINIEN.

Ah ! Combien je maudis cette horrible journée !
1240 Que me réservez-vous, barbare destinée ?
Je sens plier sous moi mes genoux affaiblis...

BÉLISAIRE.

Le tumulte s'approche ;... on redouble les cris...

JUSTINIEN.

Je n'ai pu, vers les miens, trouver aucune issue.
L'âge a glacé mes sens, et mon âme éperdue...

BÉLISAIRE.

1245 Je vous entends, Seigneur, et bénis ce retour.

Il se met à genoux.

Dieu puissant que j'implore en ce funeste jour,
Daigne écouter mes vœux ! Si la vertu t'est chère,
Garde un fils vertueux à son vertueux père ;
Éteins la soif du sang au cœur des combattants,
1250 Fais succéder la paix à ces affreux instants,
Et par tes seuls bienfaits signale ta puissance !

JUSTINIEN.

Ne puis-je, cependant, assurer ma vengeance ?
Dans son perfide sein portons le coup mortel,
Et je mourrai vengé...

**BÉLISAIRE, se levant avec transport, dans l'instant
que Justinien va le frapper.**

Enfin, grâce au Ciel !
1255 J'entends crier : victoire aux Soldats de l'Empire.

SCÈNE VIII.

Jusitnien, Bélisaire, Tibère.

TIBÈRE.

Vive Justinien !

BÉLISAIRE.

Ah, votre fils respire !

TIBÈRE.

Je respire, et je touche au comble de mes vœux !
J'ai laissé les vainqueurs se partager entre eux
Des Bulgares défaits la dépouille sanglante.

BÉLISAIRE.

1260 La nouvelle est, Seigneur, heureuse et consolante.

JUSTINIEN.

Ah ! Qu'il en coûte aux Rois pour voir la vérité !
Triste Justinien, quelle est ta cruauté !
Jusqu'où s'étend l'excès de ton ingratitude !
Quels remords pour ton âme, et quelle inquiétude !
1265 Où chercher des amis, après de tels forfaits ?
N'ose plus espérer d'en retrouver jamais !

BÉLISAIRE.

Une pareille erreur ne flétrit point sa gloire :
Je vous l'ai déjà dit, et vous devez m'en croire.
L'art de nuire, Seigneur, est adroit dans les cours ;
1270 Pour prendre sa victime, il a mille détours.
L'intrigue est assidue, active, insinuante :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'on la voit triomphante.
Hélas ! Depuis longtemps, ma perte est son objet :
Mon entrée à Carthage en dicta le projet.
1275 Mais, sans vous rappeler mes succès d'Italie,

Sans vous faire en entier l'histoire de ma vie,
Apprenez, mes amis, qu'après avoir trente ans
Bien servi ma patrie, et bravé les méchants,
Je croyais être enfin au bout de ma carrière ;
1280 Et je n'attendais plus que mon heure dernière.
Jouissant de ma gloire et de ma liberté,
Je l'attendais sans crainte, avec tranquillité,
Quand les Huns, tout-à-coup, s'emparent de la Thrace.
L'Empereur en danger, quoique l'âge me glace,
1285 Armant encor mon bras, couvre mes cheveux blancs
De mon casque, rouillé d'un repos de dix ans.
Je marche vers les Huns ; et bientôt la victoire,
Couronnant mes efforts, vient augmenter ma gloire.
Les honneurs excessifs qu'on me rendit alors,
1290 Préparèrent ma perte, et firent tous mes torts.
L'Empereur était vieux. La faiblesse à cet âge,
Des malheureux humains est le triste partage.
Il crut qu'on était las de son règne et de lui ;
Qu'on voulait qu'il cédât le trône à son appui.
1295 Sans autre fondement, il craint, il s'inquiète,
Il me croit dangereux ; je reçois ma retraite.
Elle me fit plaisir, je n'espérais plus rien.
Alors, on conspira contre Justinien.
Ah ! Seigneur, connaissez les ressorts de l'envie !
1300 On prit les Conjurés, qui perdirent la vie,
Sans déclarer leur chef au milieu des tourments.
Leur silence obstiné, par de vils courtisans
Fut pris pour un aveu qui me rendait coupable.
On m'accuse de l'être ; on m'arrête ; on m'accable ;
1305 On me charge de fers.. Mais le peuple s'en plaint.
Ma trop longue prison le révolte ; on le craint.
L'Empereur, à ses cris, obligé de me rendre,
Ne s'imaginant pas qu'on ait pu le surprendre,
Croit, en m'ôtant les yeux, punir un ennemi....
1310 Et je ne fus jamais que son meilleur ami...
Le Ciel m'en est témoin....

JUSTINIEN, à part.

Et voilà mon ouvrage !

BÉLISAIRE.

Il voit les coeurs : les Rois n'ont pas cet avantage.
L'Empereur qui m'opprime, est coupable à vos yeux ;
Soyez plus indulgent ; la voix des envieux,
1315 Ainsi que lui, Seigneur, vous eût séduit peut-être.

TIBÈRE, à Justinien.

Ah ! Seigneur, il est temps de vous faire connaître !

JUSTINIEN, serrant Bélisaire dans ses bras.

Il fut trompé !.. sans doute ;.. et c'est un grand malheur.

BÉLISAIRE.

Et qui peut vous causer ce transport de douleur ?

JUSTINIEN.

1320 C'est le juste tourment d'une âme déchirée,
À la honte, aux remords, à l'opprobre livrée...
Mortel trop vertueux ! ce maître criminel,
Ce barbare Tyran, ce souverain cruel...

TIBÈRE.

1325 Il manquait deux témoins à la reconnaissance :
Mais vers ces lieux, Seigneur, Antonine s'avance ;
Je cours aider Eudoxe à soutenir ses pas...

BÉLISAIRE.

Ô mon fils ! Promptement, conduis-les dans mes bras.

SCÈNE IX.

**Justinien, Bélisaire, Tibère, Antonine,
Eudoxe.**

ANTONINE.

Tremble, cruel époux, et connais ton ouvrage !
Il fallait me donner ton féroce courage,
S'il n'était à nos maux aucun soulagement.

TIBÈRE.

1330 Il en est ; et le sort, Madame, en ce moment,
Pour combler tous nos vœux attend votre présence ;
Vous voyez, en ce jour, triompher l'innocence.
Rien ne s'oppose plus. Madame, à mon bonheur.

**ANTONINE, à Justinien qu'elle croit être le père de
Tibère.**

Sans doute, c'est à vous... O Ciel ! c'est l'Empereur !

EUDOXE.

1335 Lui ! Le Tyran ! vient-il voir expirer ma mère ?
Vient-il pour s'assouvir des malheurs de mon père ?

**ANTONINE, se saisissant de l'épée de Tibère, qui la
soutient.**

Va, je mourrai vengée... et je n'attendrai pas
Le secours incertain d'un trop timide bras.

*La suite de l'Empereur arrive, et ses Gardes se mettent en devoir de
le défendre, et de frapper Bélisaire et Antonine.*

TIBÈRE, la lui ôtant.

Ah, Madame !

SCÈNE DERNIÈRE.

Les acteurs de la scène précédente, Suite de l'Empereur.

JUSTINIEN, à ses Gardes.

Arrêtez ; sachons ce qu'il médite.

ANTONINE, soutenue par Tibère et par Eudoxe.

1340 Qu'on m'éloigne de lui, sa présence m'irrite.

BÉLISAIRE.

Grand Dieu ! Quai-je entendu ? quels cris et quels transports !

TIBÈRE.

Vous faites, pour le fuir d'inutiles efforts...
Il venait réparer l'ouvrage de l'envie.

BÉLISAIRE.

1345 Ah ! s'il te faut du sang, arrache moi la vie,
Femme indigne de moi ! frappe ; dans ta fureur,
De te sentir coupable épargne moi l'horreur.

JUSTINIEN.

Pardonnez à celui qui fit votre disgrâce,
À l'auteur de vos maux...

BÉLISAIRE.

1350 Quoi ! C'est vous que j'embrasse !
Justinien !... C'est vous ! O Ciel ! à tant d'horreur
Comment peut succéder un aussi grand bonheur !
Qu'il m'est doux d'être aveugle ! un spectacle si rare,
Quoi qu'on m'ait fait souffrir, l'efface et le répare :
Vous pleurez une erreur !

Antonine s'assied, Eudoxe se met à ses pieds.

JUSTINIEN.

1355 Ah ! laissez m'en subir
Tout l'opprobre à vos pieds ; et que mon repentir
L'efface, s'il se peut... trop indigne du trône
Que mes mains ont souillé, je quitte la couronne...
Oui, foulez à vos pieds et mon sceptre et mon front ;
Punissez mes forfaits, et vengez votre affront.

BÉLISAIRE.

1360 Cette erreur, croyez-moi, Seigneur, fût-elle un crime,
Ne doit rien vous ôter de votre propre estime.
Bélisaire est aveugle ? Et vingt peuples divers
Par vos armes, Seigneur, ont vu briser leurs fers ;

Vos mains ont réparé les horribles ravages
Des fléaux qui longtemps frappèrent nos rivages ;
1365 Trente ans d'un règne heureux, marqué par vos bienfaits,
De l'Univers entier ne s'oublieront jamais :
Est ce ainsi qu'un Tyran se conduit sur le trône ?
Bélisaire est aveugle ? Hé bien, il vous pardonne.
Un plus long repentir troublerait la douceur
1370 Dont cet événement vient de remplir mon coeur.

JUSTINIEN.

Ah ! peut-être qu'enfin je mourrai moins coupable !
Tibère, c'est à toi que j'en suis redevable.

BÉLISAIRE.

Ô mon fils ! c'est à toi !

JUSTINIEN.

Mon ami, quels bienfaits,
Quel prix d'un tel bonheur l'égalèrent jamais !

TIBÈRE.

1375 Je l'avouerai, Seigneur, toute votre puissance
Ne pourrait acquitter votre reconnaissance ;
Chargez-en Bélisaire, il est trop riche encor ;
Et, tout pauvre qu'il est, il possède un trésor,
Plus précieux pour moi que tous ceux de l'Empire.

BÉLISAIRE.

1380 Tibère, je préviens ce que vous voulez dire.
Ce trésor est ma fille : hé bien, il est à vous.
En ce jour fortuné devenez son époux.

TIBÈRE, va relever Eudoxe.

Ô jour tant désiré !

BÉLISAIRE.

Viens, famille chérie,
Partager les transports de mon âme attendrie !

Il les embrasse tous, excepté Antonine qui reste assise.

À l'Empereur.

1385 Ah, Seigneur ! tous mes sens ont passé dans mon coeur ;
Il éclate, et ne peut suffire à mon bonheur

ANTONINE, à part dans le plus grand abattement.

Et je vais le troubler,

BÉLISAIRE.

Mais à ma chère épouse
En vain je tends les bras ; serait-elle jalouse....

EUDOXE, effrayée des mouvements d'Antonine.

Ah !

TIBÈRE.

Madame !

BÉLISAIRE.

Quels cris, et quels transports nouveaux !

EUDOXE.

1390 Ma mère !

ANTONINE.

Je verrai la fin de tant de maux !
Pardonnez mes transports... Ô Dieu, qu'allais-je faire !
Cachez-moi vos regrets... Ô mon cher Bélisaire !

BÉLISAIRE.

Aurais-je trop vécu !

ANTONINE.

Vivez, mon cher époux !...
Ah ! mon dernier instant est pour moi le plus doux...

BÉLISAIRE.

1395 Oui : soyez tous heureux, je le verrai sans peine.

Joignant les mains d'Eudoxe et de Tibère dans la sienne.

Je vis assez longtemps pour serrer votre chaîne...
Les flambeaux de l'hymen vont éclairer ma mort...
Mes chers enfants !... Je meurs... contente de mon sort.

FIN

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Drame intitulé Bélisaire, et je crois qu'on peut en permettre l'impression. À Paris, ce 12 Novembre 1768.

MARIN.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].